

**Fiodor
Raskolnikov :
les journées
d'avril**

Fiodor Raskolnikov (1892-1939), vice-président du soviet de Cronstadt, est interné à la prison de Kresty, à Pétersbourg, après les journées de juillet 1917, auxquelles les marins de Cronstadt prirent une large part.

Il participe aux rares opérations maritimes de l'Armée rouge pendant la guerre civile, est capturé par les Anglais en décembre 1918, puis libéré cinq mois plus tard en échange de 19 officiers anglais capturés par l'Armée rouge. En juin 1920, il est nommé commandant de la flotte

de la Baltique. En 1920, il signe la plate-forme syndicale de Trotsky, ce qui lui attire l'antipathie de la masse des marins, que Zinoviev, président du soviet de Petrograd, dresse alors contre Trotsky.

En 1921, il part comme plénipotentiaire de la Russie soviétique en Afghanistan, se rallie à Staline, et, en décembre 1923, à son retour d'Afghanistan, est nommé rédacteur en chef de la revue *Molodaia*

Gvardia. Il est affecté sous le nom de Petrov à la section orientale de l'Internationale communiste, s'affirme vigoureux partisan d'une prétendue "littérature prolétarienne", s'attire à ce propos

les sarcasmes mesurés de Trotsky, se lance dans le théâtre, écrit une (mauvaise) pièce de théâtre, *Robespierre*, et dénonce vigoureusement Trotsky et le "trotskysme".

En 1930, il est envoyé comme plénipotentiaire soviétique en Estonie, puis au Danemark, et enfin en Bulgarie. Il est un fidèle partisan de Staline jusqu'au mois d'avril 1938, lorsqu'il est rappelé à Moscou.

Il a auparavant découvert sur une liste d'ouvrages interdits et retirés des bibliothèques ses propres ouvrages, dont le recueil de souvenirs intitulé *Cronstadt et Piter en 1917*, qu'il a publié en 1925

et dont les lignes ci-dessous sont extraites. Il comprend le sort qui l'attend, se réfugie en France, et, le 17 août 1939, adresse une violente lettre ouverte à Staline, où il écrit : « Vous avez anéanti le parti de Lénine (...).

A la veille de la guerre, vous démantelez l'Armée rouge (...). Vous anéantissez les unes après les autres les conquêtes d'Octobre (...). "Père des peuples", vous avez trahi les révolutionnaires espagnols. »

Un mois plus tard, il meurt à Nice dans des conditions extrêmement suspectes déguisées en un invraisemblable suicide.

Ses souvenirs rédigés en 1925 portent la marque stalinienne, en particulier dans le ton pompeux avec lequel est évoqué Lénine, ton qui ne correspond nullement à l'atmosphère de l'année 1917 et surtout d'avril 1917.

La peinture qu'il donne de l'accueil réservé à Lénine et à ses thèses est donc affadie, édulcorée et embellie.

Mais il y reste quelque chose de la réalité...

“L’arrivée en Russie du camarade Lénine”

“**L**ÉNINE arrive ce soir à Petrograd”, me dit le camarade Stark. C’était le 3 avril 1917.

Je téléphonai aussitôt à Kamenev. Il confirma la nouvelle, et, à l’heure dite, nous nous retrouvions, Léon Borissovitch, Olga Davidovna, le camarade Teodorovitch et moi, à la gare de Finlande, bruyante et animée comme toujours.

Dans le wagon, Kamenev parla de Vladimir Ilitch et se moqua de l’accueil que lui préparaient les camarades de Pétersbourg. “*Il faut le connaître, il a une telle horreur de toute cérémonie.*” Notre discussion était animée, nous ne sentions pas le temps passer et le soir tombait quand apparurent les lumières de Be-loostrov. Pas mal de monde s’était rassemblé au buffet de la gare : Maria Illinitchna, Chliapnikov, Alexandra Kollontaï, en tout une vingtaine de responsables du parti. Tous étaient excités. Pour la plupart, l’arrivée de Lénine était tout à fait inattendue. Connaissant les difficultés inimaginables faites par les gouvernements de l’Entente pour empêcher le retour des émigrés d’extrême gauche en Russie, nous étions très inquiets pour nos dirigeants, et, bien que ressentant quotidiennement combien leur arrivée était une nécessité urgente, nous nous étions faits en même temps à l’idée qu’ils ne parviendraient probablement pas à rentrer. L’idée ingénieuse de passer par l’Allemagne ne nous était pas venue,

tellement nous étions habitués à penser que les barrières instaurées par la guerre entre pays ennemis étaient infranchissables. Et soudain, il apparaissait qu’il y avait une réelle possibilité que nos camarades reviennent rapidement dans la Russie révolutionnaire, où leur présence était si nécessaire.

Cependant, les camarades du parti n’étaient pas tous favorables à l’idée de passer par l’Allemagne. Il m’arriva ce jour-là plusieurs fois d’entendre critiquer, pour des raisons tactiques, cette décision qui risquait de déclencher une formidable campagne de mensonges et de calomnies, ce qui n’a pas manqué de se produire.

Mais s’ils n’avaient pas eu ce prétexte, nos ennemis en auraient trouvé un autre. La décision de Lénine de rentrer coûte que coûte au plus vite en Russie était incontestablement juste et répondait tout à fait aux aspirations de la majorité du parti, qui attendait son chef reconnu. La situation politique difficile qui s’était créée dans les conditions d’une révolution inachevée exigeait une ligne absolument ferme et intransigeante.

Voilà que le train est annoncé. Nous sortons tous sur le quai... Les ouvriers de l’usine d’armement de Sestroretsk y attendent impatiemment, discutant avec animation à l’ombre d’un grand drapeau rouge. Ils ont fait plusieurs kilomètres à pied pour rencontrer leur dirigeant.

Le train s'arrête et nous voyons aussitôt la silhouette de Lénine porté par la foule des ouvriers. Les militants venus de Petrograd se fraient l'un après l'autre un chemin vers lui, lui souhaitant chaleureusement un bon retour. Sa joie était sans mélange et le sourire ne le quittait pas. Nous avions à peine fini de le saluer que Kamenev, excité, ému, entra rapidement, tenant par la main Zinoviev, non moins ému, et nous nous dirigeâmes tous vers son wagon.

A peine entré dans son compartiment, Vladimir Ilitch attaqua à Kamenev : *“Qu'écrivez-vous donc dans la Pravda ? Nous avons vu quelques numéros et nous vous avons passé un sacré savon”*, disait-il de sa voix paternellement grondante, dont nul ne s'offusquait.

Les camarades de Sestroretsk demandèrent à Lénine de dire quelques mots. Mais il était pris par la conversation avec Kamenev : il avait tant de questions à poser et tant aussi à dire.

“Que Grigori aille leur parler, demandez-lui”, répondit Lénine, pressé de revenir à sa discussion politique avec Kamenev. Zinoviev sortit sur le tambour et prononça un discours bref, mais enflammé, le premier sur le territoire de la Russie révolutionnaire.

Puis, nous regagnâmes le compartiment, Zinoviev raconta comment le socialiste Fritz Platten avait organisé leur voyage, comment ils avaient traversé l'Allemagne, que Scheidemann avait voulu voir Lénine, mais qu'Ilitch avait catégoriquement refusé. *“Nous pensions aller en prison, nous nous attendions à être arrêtés dès la frontière.”* A notre arrivée à Petrograd, une double haie de matelots du second équipage de la flotte nous attendait sur le quai. Leur commandant, Maximov, misant avec audace sa carrière sur la révolution, accourt, coupant la route à Lénine, et l'accueille par un discours qu'il termine en exprimant le bizarre espoir que le camarade Lénine allait entrer au gouvernement provisoire. Nous sourîmes. Je pensais : *“Il va vous montrer comment il entre au gouvernement provisoire ! Ne vous réjouissez pas trop tôt !”* Et effectivement, quand, le lendemain, Lénine développa son pro-

gramme, Maximov, comme un gamin, envoya une lettre aux rédactions des journaux bourgeois, se démarquant de l'accueil qu'il avait fait à Lénine et l'expliquant par son ignorance du passage par l'Allemagne.

A l'espoir exprimé par Maximov de le voir entrer au gouvernement provisoire, Lénine répond par un mot d'ordre de combat : *“Vive la révolution socialiste !”*

La gare était noire de monde. Des ouvriers, essentiellement. Lénine arrive dans les “salles d'honneur” de la gare de Finlande, où il est accueilli par les représentants du soviet de Petrograd, Tchkéidze et Soukhanov. Il leur répond brièvement, terminant à nouveau par les mots : *“Vive la révolution socialiste !”* (1). C'est avec le même mot d'ordre qu'il s'adresse aux milliers rassemblés devant la gare pour accueillir le vieux dirigeant du prolétariat russe. Il prononce son discours juché sur une voiture blindée.

Puis, il part pour la citadelle du bolchevisme, l'ancien palais de la favorite du tsar, Kchesinskaïa, occupé après la révolution de Février par nos institutions dirigeantes. Je m'y rends également. Dans le tramway, Soukhanov, du groupe de la *Novaïa Jizn'* (2), bougonne des remarques acides sur le discours de Lénine. Il est particulièrement mécontent de l'appel à la révolution socialiste. Je me souviens de lui, tel qu'il était pendant la guerre, je ne le reconnais pas et ne peux comprendre comment il a pu changer si brusquement. Après avoir commencé son activité de journaliste comme partisan de la *Narodnaïa Volia* (3), Soukhanov s'était progressivement rapproché du marxisme, jusqu'à prendre, au début de la guerre, une position parfaitement juste, antidéfensiste, sur la base d'arguments empruntés au

(1) Raskolnikov supprime déjà un mot de l'exclamation de Lénine, qui a lancé aux ouvriers rassemblés : *“Vive la révolution socialiste mondiale !”*

(2) Hebdomadaire des mencheviks-internationalistes, dirigé par Maxime Gorki.

(3) La Volonté du peuple, organisation populiste révolutionnaire, ralliée au terrorisme, qui organise de nombreux attentats, y compris celui d'Alexandre II en 1881, à la suite duquel elle est pratiquement démantelée.

marxisme. Je lui dis ouvertement que je regrettais qu'il se soit tellement éloigné de notre parti après la révolution de Février, et il me répondit amèrement : *“Des déclarations comme celles de Lénine aujourd'hui m'éloignent encore plus de vous.”*

Devant la maison de Kchesinskaïa, une foule énorme d'ouvriers et de soldats écoutait attentivement un discours enflammé de Lénine prononcé du balcon du premier étage. Il parlait du développement et des perspectives de la révolution mondiale. Je l'entendis dire : *“L'Allemagne est en ébullition. En Angleterre, le gouvernement maintient John Makline (4) en prison.”*

Nous arrivâmes à la fin du discours, qu'il acheva sur une note optimiste, parlant de la révolution russe comme du début du soulèvement international des travailleurs chaque jour plus proche. A la porte, on vérifia nos documents, Soukhanov entra avec nous.

Nous montâmes au premier, où Ilitch, après son discours, prenait le thé. Parmi les nombreux dirigeants du parti, on distinguait facilement des camarades venus de province. Tout le monde discutait avec animation. Bientôt, Ilitch fut à nouveau appelé au balcon parce que nos camarades de Kronstadt étaient arrivés. Semion Rochal, ayant appris l'arrivée de Lénine, avait réuni tous ceux qui souhaitaient l'accueillir et ils étaient partis sur la glace qui commençait à fondre. La débâcle était cause de leur retard.

Rochal fit, du balcon, une allocution de bienvenue. Lénine répondit brièvement. Le mot d'ordre de révolution socialiste fut accueilli par une vague de *“Hourrah !”* et un tonnerre d'applaudissements.

Dans la grande salle se retrouvaient de vieux amis, séparés par des années de prison et d'émigration, et les nouveaux responsables, formés à l'époque de *Zvezda* et de la *Pravda*, faisaient connaissance avec les vétérans de la révolution et du bolchevisme. Puis, tous descendirent dans la grande salle avec un piano et un jardin d'hiver, qui avait été le salon à la mode de la ballerine et où se tenaient maintenant couramment des réunions

ouvrières. Les orateurs, l'un après l'autre, exprimèrent leur immense joie du retour en Russie du chef expérimenté de la révolution.

Ilitch était assis et écoutait ces discours avec un petit sourire et quelque impatience. Dès qu'ils eurent pris fin, il s'anima, se leva et se mit au travail. Il dénonça fermement la tactique suivie par les groupes dirigeants et certains camarades avant son arrivée. Il ridiculisa la célèbre formule de soutien au gouvernement provisoire *“dans la mesure où...”* et avança le mot d'ordre *“Aucun soutien au gouvernement des capitalistes”*, tout en appelant le parti à lutter pour donner le pouvoir aux soviets, pour la révolution socialiste.

A l'aide de quelques exemples frappants, Lénine démontra brillamment toute la fausseté de la politique du gouvernement provisoire, la contradiction flagrante entre ses promesses et son action, entre les paroles et les faits, insistant sur le fait que notre devoir était de dénoncer impitoyablement ses menées contre-révolutionnaires et antidémocratiques. Son discours dura une heure environ. L'auditoire était pétrifié. Les principaux responsables du parti étaient là. Mais pour eux aussi le discours de Lénine était une révélation. Elle traçait un Rubicon entre la ligne d'hier et celle d'aujourd'hui. Il avait posé la question *“Que faire ?”* et répondait clairement : passer d'une semi-reconnaissance, d'un semi-soutien, au rejet du gouvernement provisoire, à une lutte implacable contre lui.

Le triomphe du pouvoir soviétique, qui, pour beaucoup, était une espèce de rêve dans le lointain brumeux d'un avenir plus ou moins éloigné, devenait une conquête que la révolution devait se fixer immédiatement. Ce discours était historique au plein sens du terme. Pour la première fois, Lénine exposait son programme politique, formulé le lendemain dans les fameuses thèses du 4 avril.

(3) John MacLean (1879-1923) : militant ouvrier anglais, un des dirigeants de l'aile gauche du Parti socialiste britannique. Condamné à 3 ans de prison en 1916 pour son opposition ouverte à la guerre et son soutien aux grèves, considérées, en temps de guerre, comme des actes criminels.

Ce discours produisit une révolution dans la conscience des dirigeants du parti et fut à la base de tout le travail ultérieur du parti.

Ce n'est pas un hasard si la tactique de notre parti ne va pas en ligne droite, mais fait un brusque virage à gauche après l'arrivée de Lénine.

Une ovation prolongée s'éleva à la fin de ce discours, qui nous a laissé à tous une impression inoubliable.

Kamenev résuma en quelques mots le sentiment général : *“Nous pouvons être d'accord ou non avec les positions du camarade Lénine, on peut avoir des divergences sur telle ou telle appréciation, mais, en tout cas, en sa personne est re-*

venu en Russie le chef génial et reconnu de notre parti, et avec lui nous marchons vers le socialisme.”

Il avait trouvé une formule d'union, acceptable même par ceux qui hésitaient encore, peinant à y voir clair dans le flot des idées nouvelles.

Tous manifestèrent leur accord par des applaudissements nourris.

En tout cas, quels qu'aient été les désaccords, l'unité du parti fut préservée. Et ce parti, sous la direction de son clairvoyant dirigeant, prit le chemin des victoires et de défaites inévitables, mais temporaires, jusqu'au triomphe final dans sa lutte héroïque pour le pouvoir ouvrier et paysan.

Les premières réunions légales du comité de Pétersbourg (CP)

AVANT de s'installer au palais de Kchesinskaïa, le comité de Pétersbourg de notre parti tint ses premières réunions légales à la Bourse du travail, dans une petite salle, presque sous les toits ; les membres du comité siégeaient autour d'une longue table en bois, les invités, peu nombreux, s'asseyaient en général sur des bancs le long des murs, comme dans une izba paysanne.

J'avais passé tout mon temps dans les combats de rue, mais dès que les mitrailleuses cessèrent de tirer, je me rendis au comité.

Les batailles de rue avaient montré que la révolution n'était pas encore organisée d'un point de vue militaire. Quelques audacieux remarquaient une mitrailleuse qui tirait d'un toit ou d'un grenier, ils rassemblaient les premiers soldats ou ouvriers qui passaient, et, à la tête de ce groupe improvisé, se lançaient à l'assaut. Cette méthode de partisans avait réussi contre de petites bandes de policiers, mais il était clair que, face à de véritables détachements armés, disci-

plinés et organisés, la garnison de Petrograd ne tiendrait pas le choc.

Et des rumeurs agitaient déjà la ville, annonçant que des forces considérables venaient du front pour écraser la révolution. A cette menace, la révolution devait opposer une organisation disciplinée et soudée.

Le comité provisoire de la Douma avait tenté d'élever la capacité défensive de la révolution, confiant cette tâche au commandant militaire Engelgardt, qui, jusqu'à la nomination de Kornilov, fut de fait le commandant en chef de la garnison de Petrograd.

Mais cette tâche était au-dessus des forces du comité provisoire. Elle n'avait pas la confiance des soldats.

Il me sembla que nous, les bolcheviks, devons immédiatement constituer notre organisation militaire, à la fois pour diffuser nos idées dans la masse des soldats et pour organiser des troupes capables de renforcer, défendre et développer les conquêtes de la révolution. C'était une évidence, je pense que tous les bolcheviks pensaient de même.

Je me rendis donc au comité pour proposer la constitution d'une organisation militaire à l'intérieur de notre parti. Le président du comité, L. Mikhailov (Politicus), accueillit favorablement ma proposition et m'invita à la réunion. J'entrai pendant un discours de B. V. Avilov.

Il est drôle de penser que ce libéral du marxisme était encore membre de notre parti. Il faisait justement un discours programmatique, citant ses propres articles et d'anciennes motions de congrès pour soutenir une position typiquement menchevique, selon laquelle nous soutenions une révolution bourgeoise et qu'en conséquence la tâche du prolétariat se limitait exclusivement à soutenir sans réserve le gouvernement provisoire.

Il produisait l'impression étrange d'un menchevik dans le camp bolchevique, d'un opportuniste qui s'était retrouvé par erreur dans notre comité de ville. Ses discours étaient interminables, doctrinaires, truffés de lourdes citations, totalement déplacés en ces jours de combats de rue et d'activité bouillonnante, quand la vie posait à l'organe dirigeant du parti des questions urgentes qui exigeaient une réponse immédiate. Avilov (vraiment un théoricien coupé de la vie réelle) tentait de transformer l'unique organe de combat du prolétariat en une société scientifique académique. Il faut rendre justice à nos camarades, il était en minorité, ne recueillant souvent que sa propre voix.

La position du noyau dirigeant du comité était que notre parti devait soutenir le gouvernement provisoire dans la mesure où celui-ci réalisait les tâches de la révolution et défendait ses conquêtes contre les attaques contre-révolutionnaires, et ne le combattre que dans la mesure où il s'éloignait du programme de la révolution.

Cette plate-forme, contrairement à la position d'Avilov, ne liait donc pas le parti et lui laissait les mains libres pour toute méthode de lutte.

Ces positions étaient le plus souvent défendues par deux vieux camarades de l'époque de la clandestinité, l'actuel pré-

sident du VtsIk (1), Kalinine, déjà à l'époque unanimement respecté dans le parti, et le camarade Vladimir (Zalejski), lui aussi éminent dirigeant clandestin. Pour autant que j'aie pu en juger, cette position semblait partagée par la majorité des membres du comité.

Mikhailov présidait activement, mais prenait rarement la parole sur le fond. Le camarade Nicolas (Shmidt), actuel commissaire du peuple au Travail, était secrétaire. Le camarade Anatolii (Antonov) intervenait activement. Jemtchoujine, fusillé plus tard par les blancs finlandais à Helsingfors, et Soulimov prenaient rarement la parole.

Les autres représentants de quartier n'étaient pas non plus très bavards, et, le plus souvent, votaient les résolutions à l'unanimité, mais sans intervenir.

Le premier, Podvoïski déclara que *“la révolution n'est pas terminée, elle ne fait que commencer”*.

S'il en était ainsi, cela signifiait que le prolétariat ne jouissait pas encore des fruits de la victoire et qu'il avait devant lui une lutte acharnée pour le pouvoir. Cette secousse était nécessaire au parti pour ouvrir une perspective marxiste juste, elle changeait l'état d'esprit, qui devenait combatif, révolutionnaire.

Molotov (Skriabine), alors membre du bureau du comité, soutint activement cette position. A l'une des premières réunions, il fit un rapport sur la situation, sérieux et détaillé, mais sans l'académisme pesant d'Avilov. Ses thèses étaient clairement bolcheviques. Il n'y était pas question de soutien au gouvernement provisoire, même *“dans la mesure où...”*. De l'analyse des classes en lutte, Molotov concluait qu'il était indispensable pour la classe ouvrière, et donc pour son parti, de poursuivre la lutte contre la bourgeoisie au pouvoir. L'approfondissement et l'élargissement de la révolution était le fil conducteur de son rapport.

Pendant le rapport de Molotov, Oliniski (Alexandrov) arriva de Moscou. Il fit un bref rapport sur la situation à

(1) VTsIK : comité exécutif central panrusse des soviets.

Moscou. On pouvait en conclure qu'à Moscou les camarades étaient plus à gauche et le comité de ville plus uni. Puis, il y eut une discussion sur le rapport de Molotov, et, quand un intervenant commença à se lancer dans des abstractions théoriques du genre d'Avilov, Olminski perdit patience et l'interrompit : *“A Moscou, les camarades savent se comprendre à demi-mots et ne perdent pas leur temps à de vains débats.”*

Après la conclusion de Molotov, nous eûmes tous trois une discussion. Nous n'avions pas de désaccords sur le fond, mais Olminski et moi pensions que, si justes qu'aient été l'analyse de classe de la révolution et la tactique exposés par le rapporteur, ses conclusions devaient être amendées. Mon point de vue personnel était le suivant : notre parti ne pouvait accorder le moindre soutien au gouvernement provisoire, compte tenu de sa composition ; il ne comptait qu'un seul socialiste, Kerenski, simple otage de la bourgeoisie. Donc, le cours de l'histoire entraînait notre parti vers la lutte pour le pouvoir contre le gouvernement provisoire. Mais comme la révolution était menacée par la réaction, notre parti devait, sans cesser la lutte contre le gouvernement provisoire, dans la mesure où celui-ci combattait les restes du tsarisme, le soutenir tant que la menace immédiate de contre-révolution existerait.

Olminski proposa un amendement de ce type, et, dans la discussion, nous nous soutenions mutuellement. Bien entendu, ces légères nuances n'avaient pas une importance essentielle.

Nous pûmes nous convaincre bientôt de la possibilité de flambées contre-révolutionnaire du tsarisme moribond. Je me souviens qu'à une réunion, un membre de notre parti arriva de Tsarskoe Selo pour expliquer que, venu du front, un détachement de cavaliers de Saint-Georges, commandés par le général Ivanov, se dirigeait vers Petrograd. La voie ferrée avait été coupée avant leur passage et le comité local du parti avait envoyé des agitateurs ; ceux-ci rapportèrent que les cavaliers avaient été trompés par des mensonges sur l'anarchie et les

massacres à Petrograd. C'étaient les mêmes fables qui allaient maintes fois servir à tous les intrigants politiques, à tous les ennemis de la révolution pour éveiller la haine de la masse peu consciente des soldats contre l'avant-garde révolutionnaire, les ouvriers de Petrograd. C'est ainsi qu'agirent le gouvernement provisoire les 3-5 juillet, Kornilov à la fin août, et, enfin, Kerenski pendant les jours historiques de la grande révolution d'Octobre.

Mais, à la différence des tentatives ultérieures, cette première duperie des soldats du front ne mit pas en péril la révolution et n'exigea pas du parti une extrême tension. Au comité, l'annonce de la marche du général Ivanov fut accueillie avec calme. Simplement, quelques camarades se proposèrent immédiatement pour expliquer la situation aux soldats ; parmi eux, il y avait la camarade Olga Solskaïa, qui parlait le plus souvent des relations de classe à la campagne et manifestait à l'époque une légère déviation syndicaliste. Le comité prit également quelques mesures pour renforcer le travail dans la garnison de Pétersbourg et assurer une vigilance accrue.

Il va de soi que le comité avait des liens vivants et directs parmi les ouvriers, qui y déléguaient leurs représentants par quartier. D'autre part, de vieux ouvriers, membres du comité au temps de la clandestinité, en étaient devenus membres automatiquement à leur sortie de prison en février. Mais dès le début de son activité, le comité avait aussi des liens solides avec les soldats de la garnison de Petrograd.

Un des tout premiers à prendre contact avec nous fut le premier régiment d'artillerie, qui fut par la suite un bastion bolchevique et qui prit l'initiative lors de l'offensive des 3-5 juillet. Tous vivaient la période initiale de formation politique et écoutaient avidement les orateurs des différents partis, s'efforçant avec persévérance de démêler les désaccords politiques.

Un jour, le camarade Soulimov annonça que, dans la soirée, aurait lieu l'assemblée générale du premier régi-

ment d'artillerie pour les élections au soviét de Petrograd, et il proposa d'élaborer une résolution. Je fus chargé de la rédiger avec Soulimov. Nous nous mîmes à l'écart, et, une heure plus tard, le texte était prêt. Écrit dans l'esprit du "décret n° 1" (2), elle allait pourtant plus loin, exigeant par exemple l'élection des officiers. Le comité l'approuva, Soulimov partit directement pour la Maison du peuple, et, à l'assemblée, le parti remporta une de ses premières victoires : la résolution fut adoptée et des bolcheviks furent élus au soviét. Mais c'était une victoire isolée : pour éveiller politiquement les milliers de soldats de la garnison, il fallait une organisation spéciale. Je ne réussis pas à soulever cette question. Je ne voulais pas le faire pendant la réunion, préférant discuter d'abord en détail avec les dirigeants du comité. Mais les tâches quotidiennes absorbaient tout leur temps et je partis bientôt pour Cronstadt.

Plus tard, nous constituâmes une organisation militaire ; le camarade Podvoïski y prit une part active. Mais c'était déjà après le retour de Lénine en Russie.

L'arrivée de Lénine marqua un brusque tournant dans la tactique de notre parti. Il faut reconnaître que, jusque-là, une assez grande confusion régnait dans le parti. Il n'y avait pas de ligne bien définie. La tâche de la prise de pouvoir politique apparaissait généralement comme un idéal lointain, et non comme un objectif proche, immédiat. Le soutien au gouvernement provisoire, formulé d'une façon ou d'un autre, avec plus ou moins de réserves, et, bien entendu, en conservant un plein droit de critique, semblait suffisant. Il n'y avait pas d'unité à l'intérieur du parti : les flottements et les divergences étaient monnaie courante et se manifestaient particulièrement dans les assemblées générales de fraction ou de parti. Le parti n'avait pas de dirigeant reconnu pour souder ses rangs et l'entraîner derrière lui.

Après l'arrivée de Lénine, Avilov disparut totalement. Les bolcheviks de droite furent comme balayés. La vie les rejetait dans le camp de *Novaïa Jizn'*.

Tous les autres camarades s'unirent rapidement sous la direction de Lénine, et le parti, non sans luttes et hésitations internes, adopta unanimement sa ligne et sa tactique.

Mais quand à son arrivée, dès ses premiers discours, Lénine proclama "*Vive la révolution socialiste !*" (3), je me souviens que ce mot d'ordre paniqua non seulement Soukhanov, de *Novaïa Jizn'*, que la révolution effrayait mortellement, mais certains camarades de notre parti. A l'époque, tous ne pouvaient pas comprendre si vite cet appel à la révolution socialiste, alors même que celle-ci allait conduire quelque mois plus tard à la constitution de la RSFSR ; cet appel pouvait alors apparaître maximaliste, mais, pour Lénine, c'était déjà un mot d'ordre pratique, immédiatement à l'ordre du jour.

Mais bientôt, toute opposition sérieuse cessa. Il était déjà facile de comprendre que, si les soviets ne prenaient pas le pouvoir, la classe ouvrière allait à sa perte, et pour longtemps. Mais au tout début de la révolution, dans les premiers jours de mars, il n'était pas si simple de s'y retrouver dans une conjoncture embrouillée.

Il est clair que les camarades qui formaient la gauche du comité défendaient, de fait, la ligne de Lénine avant son arrivée. Cette ligne, l'expérience l'a montré, était le plus court chemin entre les deux étapes cruciales de la révolution : février et octobre 1917.

(2) Le fameux "prikaz n° 1", adopté le 1^{er} mars par le soviét de Petrograd, appelait les soldats à élire leur comités, qui devaient prendre le contrôle des armes, les libérait de tout signe de soumission en dehors du service et interdisait aux officiers de rudoyer et de tutoyer les soldats.

(3) Rappelons que la phrase exacte de Lénine était : "*Vive la révolution socialiste mondiale !*"

La septième conférence de Russie du POSD(b)R

Répliques échangées lors de la discussion de la résolution sur la guerre

27 avril (10 mai)

1. Guelman propose de remplacer “*parti opportuniste des social-démocrates mencheviques*” par “*aile opportuniste du parti*”. Sa proposition est motivée par le fait que tous les mencheviks n’adhèrent pas au courant jusqu’au-boutiste et que ceux de l’aile gauche ne partagent pas le point de vue de ce courant.

Lénine s’oppose à cet amendement. Il dit que nous parlons de la majorité, de l’ensemble du Parti menchevique, et que, de ce fait, il n’est pas nécessaire de modifier le texte proposé.

2. Védernikov propose de supprimer les noms de “*Tchkhéidzé, Tsérééli et autres*”... La résolution ne perdra rien à cette suppression.

Ovsianikov, quant à lui... propose de ne mentionner ni Tchkhéidzé, ni Tsérééli, ni le comité d’organisation.

Lénine s’oppose à ces deux amendements. De toute façon, dit-il, la résolution doit parler soit de Tsérééli et de Tchkhéidzé, soit du comité d’organisation (...). Le premier camarade propose de ne pas citer de noms propres et de ne faire mention que du comité. Mais Lénine demande si le comité d’organisation est suffisamment connu des masses et s’il n’est pas nécessaire de citer nommément Tchkhéidzé et Tsérééli, que personne n’ignore, si on veut expliquer clairement la situation.

3. Dans la phrase “*des mesures les mettant complètement hors d’état de nuire sur le plan politique*”, Sokolnikov propose de supprimer le mot “complètement”, car on ne peut mettre les capitalistes complètement hors d’état de nuire sur le plan politique que si on ruine leur domination économique.

Lénine s’oppose à la suppression du mot “complètement”. Il propose la rédaction suivante : “*des mesures tendant à ruiner la domination économique des capitalistes et les mettant complètement...*”.

(Publié pour la première fois en 1925 dans l’ouvrage *La Conférence de Petrograd-ville et la Conférence de Russie du POSD[b]R [conférence d’avril] 1917. Conforme au texte dactylographié d’un exemplaire du procès-verbal.*)